

Tous parents, tous (socialement) différents

Végétale, animale, humaine, la biodiversité est aussi sociale. Loin du modèle dominant du *winner*, archétype idéal d'une société où « l'objectif réussir » semble le seul mot d'ordre, des milliers de personnes vivent, par choix ou par nécessité, selon d'autres normes.

Fabienne Cellérier Probst

A rabel, par son refus du « prêt-à-vivre » et du « prêt-à-penser », s'est écartée d'un système auquel elle ne veut pas appartenir. Jean-Pierre, Fredo et Jean, c'est la vie qui s'est chargée de les mettre « en marge ». Qui dit marge dit frontière, ligne, démarcation. Dehors et dedans. Une définition forcément réductrice et aliénante pour ces nomades de l'existence qui interpellent notre mode de vie. Car pour que chacun trouve sa place, pour que la diversité sociale reste en équilibre, il ne s'agit pas seulement de cohabiter dans l'indifférence, mais d'accepter nos complémentarités et de se laisser mettre en mouvement les uns par les autres.

Le temps des chemineaux

A l'abri des grands chênes, les wagons des chemineaux sont posés en une ligne sinueuse, au milieu des fleurs et des odeurs de saucisses. Comme les chariots des anciens migrants en route pour le Far West, les étranges convois semblent faire escale pour un temps de répit dans les vertes prairies de Loëx. Conçu comme un lieu de vacances et de loisirs pour les habitués de « la Coulou », le Hameau des chemineaux offre un refuge pour ceux qui l'animent. Chacun trouve sa place et son rythme : Jean-Pierre à la cuisine, Fredo au bois, et Jean au jardin. Une réappropriation précieuse du temps et du travail pour ces

cabossés de la vie que l'accident professionnel, la dépression ou le chômage a mis un jour à la marge des codes de fonctionnement d'une société sans pitié pour ceux qui décrochent.

Recentrés sur l'essentiel

« C'est un lieu autogéré », explique Esther Alder, responsable de Carrefour-Rue, « tout est fondé sur la confiance... Et ça marche ! » Toujours définis par défaut, les sans-abri, sans emploi, sans domicile fixe auraient-ils des valeurs à faire valoir ?

« Ils sont démunis et cela les recentre sur l'essentiel : la relation, le partage, la solidarité, l'accueil. Ils sont dans l'être plus que dans le paraître. Toutes les épreuves traversées donnent une force, une capacité d'adaptation à ceux qui ont pu les surmonter. » Le temps s'attarde au soleil du Hameau. Les chemineaux, ceux qui autrefois parcouraient les chemins à la recherche de

“

Nous fonctionnons dans l'ici et maintenant. Il n'y a pas de projection, le futur est incertain.

”

travail, profitent aujourd'hui du relatif confort des chariots sédentarisés, mais l'esprit reste nomade et l'instant y est précieux. « Le respect du rythme de chacun est essentiel », reprend Esther Alder, nous fonctionnons avec eux dans l'ici et



▲ Le Hameau des chemineaux, à Loëx, accueille les « cabossés » de la vie dans une atmosphère de confiance.

maintenant. Il n'y a pas de projection, le futur est incertain. Leur regard est pointu, exigeant, centré sur l'authentique. On ne peut pas tricher avec eux, nous sommes reconnus selon qui nous sommes. »

Lieu ouvert mais caché, comme abrité dans la verdure, le village nomade pourrait-il cohabiter avec nos lieux plantés ? « L'intégration n'est pas un but, on doit juste vivre ensemble, se laisser à chacun une place. » S'accorder une place les uns aux autres serait, en effet, une belle définition de la diversité sociale.

La liberté d'Arabel

Arabel est en déplacement. Nomade des temps modernes, elle se pose parfois dans un bistrot d'un quartier populaire, dans les salons huppés d'un grand hôtel ou sur une place d'un village africain et observe passionnément les gens alentours. Elle capte les regards, les âmes, les couleurs et les fantômes invisibles qui nous habitent puis les restitue en des croquis ou des peintures contenues et pleines de nos merveilleuses diversités.

« Dans mon repli un peu marginal, j'ai acquis deux grandes libertés : l'espace et le temps. » Fuyant toute forme « d'engagement à perpétuité où l'on vit en différé dans le temps et dans l'acte », elle semble happée par le besoin d'une présence à l'instant, garantie d'une adéquation entre l'intérieur et l'extérieur, d'une cohérence d'elle-même. Même s'il est de l'ordre de l'évidence, presque de l'obligation, son chemin n'est pas léger. Il s'agit de « lutter pour préserver ma propre histoire, ne pas faire de singeries. Car moralement parlant, on nous propose des aventures putassières : profite, ça t'est présenté... ». C'est une exigence synonyme de précarité mais aussi une « forme d'inquiétude » pour l'artiste qui tient à préserver une réelle séparation entre art et argent. Arabel est une fine observatrice de la diversité sociale : « J'aime aller dans des endroits populaires, l'atmosphère y est assez relâchée pour observer les gens en liberté. Dans ces



états sauvages, parfois sublimés par l'alcool, il y a quelque chose qui se défoule au niveau de l'âme. Je vois des couleurs, des vibrations qui émanent d'eux. »

Rentrer ainsi dans l'intimité de l'autre n'est pas anodin, « dévoiler la lumière sur une tempête,

“
**La grande peur est
 d'être refusée par les autres, car
 le banissement est une
 mise à mort.**
 ”

c'est forcément une histoire d'amour». Garantie du mystère de la beauté du particulier, l'artiste nous met en garde : « Je pense à certaines peintures en lien avec l'immigration que mes amis africains m'ont montrées. Ils dessinaient des flots d'individus devenus complètement robotiques. »

La peinture, miroir de l'âme

Les dessins d'Arabel révèlent la complexité de chacun face à la tentation du stéréotype. « Notre ego est en souffrance, il est menacé de nivellement dans la masse lisse des visages et des humeurs aplatis par les crèmes anti-âges et les anti-dépresseurs ». Lorsque Arabel esquisse ses portraits, elle suspend souvent son trait. « Je n'enferme pas les visages, parfois ils sont décadés, ma main m'y invite ou peut-être la personne elle-même. Ainsi l'âme circule bien. Il y a une mi-distance entre ce qui émane de l'autre et ce que je produis. Si la distance est juste, l'image est bonne. » Pour être dans ce juste, pour capter au plus près la profondeur et la complexité de chacun, le geste doit être affranchi au risque d'un surgissement. « L'artiste doit rester incontrôlable vis-à-vis de lui-même. » Un statut qui dérange et pousse à l'isolement, parfois au bord de l'exclusion dans « la grande peur d'être refusé par les autres, car le banissement est une mise à mort. C'est une truelle atavique à laquelle il faut survivre. »